

Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (IUHMSP)
Séminaire d'histoire et d'actualité de la psychanalyse
2009-2010

FREUD ET FERENCZI A LA LECTURE DE LEUR CORRESPONDANCE

André Haynal

Lire une correspondance... Lire un texte qui ne nous est pas adressé. Adressé à quelqu'un d'autre, à qui on se montre comme on n'a pas l'habitude de le faire. Je me souviens que dans ma post-adolescence, jeunesse, fortement sous l'influence d'auteurs britanniques (Bloomsbury) comme George Bernard Shaw, Gilbert Keith Chesterton, Herbert George Wells et autres, - mais particulièrement de Shaw, je suis tombé sur une pièce de théâtre à Paris qui mettait en scène les lettres de Shaw avec Mrs. Campbell, jouée par Marie Bell et Paul Meurisse. Je ne l'ai pas oubliée jusqu'à aujourd'hui. Cet écrivain que je connaissais comme cynique, paradoxal, remettant les vérités conventionnelles en question, je le retrouvais, dans cette présentation intitulée « Cher menteur », sous un tout autre angle, sentimental, tendre, amoureux, quoi que cela veuille dire...

Si vous lisez les échanges entre Roosevelt et sa femme ou entre Truman et la sienne, vous avez une tout autre image de l'histoire que celle que j'ai vécue comme témoin, subissant les conséquences de leurs décisions...

En présentant un récit de la correspondance de Freud avec son collaborateur le plus proche, Ferenczi, c'est finalement parce que Freud m'intéresse en premier lieu, dans toute son humanité et inhumanité, dans tout son génie et sa dureté occasionnelle. Enfin, un Freud qu'on ne retrouve ni dans celui idéalisé de Jones et Gay, ni dans celui haï et diabolisé par des héros de la *Freud bashing* comme le dernier avorton appelé Onfray, qui se confronte au délire et aux hallucinations.

* * *

Une amitié difficile ou une tragique histoire d'amour?

La relation entre Freud et Ferenczi était-elle une simple amitié, avec les difficultés qui peuvent émerger dans toute relation humaine, si amicale soit-elle — ou était-ce une histoire d'amour, avec un désir passionné d'une profondeur plus importante et les inévitables déceptions qui font partie des attentes démesurées et des malentendus tragiques? A-t-elle été compliquée par une relation analytique qui n'a pas pu être suffisamment perlaborée? Pourquoi ressentons-nous cette relation comme particulièrement tragique?

«Sur une soucoupe, on apporte un membre viril coupé, un peu petit et fluet, mais solidement érigé. A côté, quelques objets (couverts?). Mon plus jeune frère, Karl, vient juste de se couper le membre, pour pratiquer un coït(!). Je pense quelque chose comme: ce n'est tout de même pas nécessaire...» (Fer/F, 26.12.1912).

Ce rêve est relaté dans une lettre de Ferenczi de 1912, qui s'est obstinément mis en tête de se faire analyser par Freud. Pour que ce dernier le comprenne mieux, il fait même un dessin. Si on le considère comme un rêve initial — ou initiatique? — on pourrait parler d'une *offre* en vue de l'analyse désirée. D'ailleurs, dans le post-scriptum à cette lettre, il écrit le lendemain: «Aujourd'hui (le 27 décembre), je me sens nettement mieux. Difficile de dire ce qui m'a été le plus bénéfique: la constatation de l'amélioration locale, ou cette analyse» (*ibid.*).

Dès le début donc, nous sommes en face d'une intimité ambiguë — amitié où l'on passe les vacances ensemble, collégialité où l'on discute de sujets scientifiques et analyse avec le jeu des transferts et contre-transferts multiples et inextricables, indénouables et indénoués...

Premier épisode: une amitié difficile?

Mais revenons aux débuts. En ce qui concerne les vacances, Freud pose d'emblée des limitations: «Que vous ne me dérangiez pas dans mon travail et que je n'aie à prendre aucune mesure de précaution à votre endroit, cela va sans dire; mais je ne peux que me réjouir de discuter avec vous de choses et d'autres et de ne pas devoir me priver entièrement d'une compagnie pleine de compréhension» (F/Fer, 10.5.1908).

Ferenczi attend énormément de Freud et il développe une vision grandiose: combien un petit cercle autour de Freud pourrait collaborer sur un «niveau idéal» (Ferenczi, 1911 [79], p. 167¹), un cercle dans lequel «le père ne détient pas une autorité dogmatique, mais seulement celle que lui confèrent ses capacités et ses actes» (*ibid.*)! Un idéal en effet bien élevé, surtout pour l'époque de François-Joseph et de Victoria — et en même temps une demande claire de la relation désirée.

Quant à Freud, il sait déjà à quoi s'en tenir dès leurs premières vacances, comme il l'écrit à Jung: «Mon compagnon de voyage est un homme que j'aime beaucoup, mais un peu maladroitement rêveur, et il a une attitude infantile à mon égard... Il s'est comporté de façon trop réceptive et passive, a tout laissé faire pour lui comme une femme, et mon homosexualité ne va quand même pas jusqu'à l'accepter comme tel. La nostalgie d'une vraie femme augmente considérablement dans de tels voyages» (F/Ju, 24.9.1910). Ferenczi se soumet: «Je regrette ... que vous ayez trouvé en moi un compagnon de voyage qui avait encore tellement besoin d'éducation» (Fer/F, 28.9.1910) écrit-il sur un ton d'autocritique. Et il continue dans cette veine: «Il était affreusement inconsidéré de ma part de vouloir gâcher vos vacances en vous faisant faire mon éducation...». Il va loin en ajoutant: «Je m'étais même préparé au cas où, vu la déception que je vous avais causée, vous jugeriez qu'il ne valait plus la peine de vous intéresser à moi.» (Fer/F, 3.10.1910).

Il veut pouvoir se montrer "tout nu". «Mon rêve, dans lequel je vous voyais nu devant moi (sans ressentir, bien entendu, la moindre pulsion sexuelle consciente, voire inconsciente dans le rêve), symbolise d'une façon transparente 1) la tendance homosexuelle inconsciente, et 2) le désir de franchise mutuelle absolue» (Fer/F, 3.10.1910). «Tout comme je m'efforce d'atteindre à la franchise mutuelle *absolue* dans mes relations avec Madame G., je croyais qu'elle était possible — à plus forte raison — dans la relation entre deux personnes à orientation $\Psi\alpha$. Je crois que cette ouverture claire comme le jour, apparemment cruelle mais finalement utile, qui ne dissimule rien, pourrait être possible dans les relations entre deux personnes $\Psi\alpha$ -orientées» (*ibid.*). Après le "retrait" de la libido homosexuelle émerge une exaltation narcissique, exactement comme Freud le décrit en faisant allusion à Fliess et au cas Schreber: «Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon moi propre. J'ai réussi là où le paranoïaque échoue» (F/Fer, 6.10.1910).

La voie est donc ouverte vers le lapsus de Freud écrivant: «Aussi bien suis-je ce surhomme $\Psi\alpha$ que nous avons construit» au lieu de ce que le contexte aurait voulu: «Aussi bien ne suis-je *pas* ce surhomme $\Psi\alpha$...» (*ibid.*, italiques par AH)².

Chez Ferenczi émerge l'insight que: "A cette occasion, j'ai manifesté au grand jour, sans trop prendre de gants, la résistance contre ma propre composante homosexuelle (et l'extraordinaire surestimation sexuelle de la femme qui s'y rattache)" (Fer/F, 3.10.1910).

Il n'est pas étonnant que, pour Freud, les sursauts de révolte de Ferenczi deviennent inévitables: «Le résultat fut qu'à Palerme, où il voulait faire le fameux travail sur la paranoïa (Schreber) en collaboration avec moi, le tout premier soir de travail, quand il voulut me dicter quelque chose, je me dressai dans un brusque accès de rébellion et expliquai que ce n'était pas du tout une collaboration si simplement il me dictait. "Ainsi, c'est comme cela que vous êtes?", dit-il, surpris. "Vous voulez peut-être prendre le tout?" Ayant ainsi parlé, il travailla dès lors seul chaque soir et je fus laissé en plan. J'étais suffoqué d'amertume» (F/Grod, 25.12.1921 - ma trad.).

Peut-on considérer comme un hasard qu'ils travaillent justement sur le cas Schreber (Freud, 1911c³) et sur l'hypothèse qu'«un fantasme de désir de nature féminine (homosexuel passif) aurait

¹ FERENCZI, S. (1911 [1910] [79]). De l'histoire du mouvement psychanalytique. *Psychanalyse* 1 (pp. 162-171). Paris: Payot, 1968/1982.

² Notons que dans la traduction française, la phrase a été tacitement rectifiée et que ce lapsus - pourtant significatif - n'apparaît pas.

³ FREUD, S. (1911c). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le Président Schreber).

été la cause occasionnelle de la maladie, fantasme ayant pris pour objet la personne du médecin» (Freud, 1911c, p. 295)?

C'est le début de la quête tout à fait transparente de Ferenczi pour cette relation, derrière laquelle il sait «également maintenant qu'il y a ... toute la composante pulsionnelle homosexuelle (inconsciemment renforcée)» (Fer/F, 3.10.1910).

Freud, pour sa part, est aussi préoccupé par son *propre problème* "homosexuel": le «cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez précisément vu occupé» [...] «Mes rêves, à cette époque, ... tournaient tous autour de l'histoire Fliess» (F/Fer, 6.10.1910).

Ferenczi semble rechercher l'amour, il aurait aimé de la part de Freud: «... vous départir de votre méfiance justifiée envers les hommes (même envers des amis — depuis l'affaire Fliess) et vous livrer à quelqu'un, par exemple à un jeune homme enthousiaste et présomptueux» (Fer/F, 3.10.1910). Il requiert l'amour du plus âgé, souhaitant une situation où leurs deux personnes «... n'ont pas honte l'une devant l'autre, qu'elles ne se dissimulent rien, qu'elles se disent la vérité sans risquer de s'offenser ou bien avec l'espoir certain qu'il ne peut pas y avoir d'offense durable dans le cadre de la vérité⁴» (*ibid.*), jusqu'à la fusion, jusqu'à la symbiose.

Freud, souvent, reste à distance, comme après la lettre auto-analytique de plusieurs pages comportant le récit de deux rêves citée plus haut; il ne répond pas, il écrit: «Naturellement, beaucoup de ce que vous écrivez ... m'était connu» (F/Fer, 6.10.1910). Connaissait-il réellement presque tout? «Je n'ai pas non plus surmonté le contre-transfert» (*ibid.*). En raison de l'amour: «Je ne le pouvais pas, comme je ne le peux pas pour mes trois fils, parce que je les aime» (*ibid.*). Ferenczi est donc adopté, il est devenu "le fils".

Second épisode: un couple difficile analyste-analysand?

Pourtant, il n'est pas (seulement) le "fils", il deviendra plus tard aussi *l'analysand*; et on ne peut pas analyser, dit Freud, si l'on n'a pas "surmonté" ("*überwinden*") le contre-transfert. «Le médecin [doit] reconnaître et maîtriser en lui-même ce contre-transfert» (Freud, 1910d, p. 27⁵). Ferenczi insiste la même année dans une lettre: «Je ne veux pas abandonner l'espoir que vous laisserez se mobiliser une partie de la libido homosexuelle retirée et que vous accorderez plus de sympathie à mon "idéal de franchise"» (Fer/F, 12.10.1910). Il argumente: «Comment pourrais-je alors me faire à ceci: que vous étendiez votre méfiance, certainement justifiée en partie, à tout le sexe masculin? Il y a sûrement beaucoup d'infantilisme qui s'attache à ma passion de la franchise. Mais elle a certainement aussi un noyau sain. Tout infantilisme n'est certes pas à abhorrer; par exemple le désir de vérité de l'enfant qui n'est contenu que par des influences éducatives falsifiantes» (*ibid.*). Et il ajoute une référence aux écrits de Freud: «(voir Freud, Léonard de Vinci; voir aussi les considérations de Freud sur les éclaircissements sexuels donnés aux enfants⁶), etc.» (*ibid.*).

Freud répond: «Vous continuez donc à défendre votre point de vue, avec chaleur et de bons arguments, je l'admets. Mais il n'y a rien qui me contraigne [*Verbindliches*] là-dedans» (F/Fer, 17.10.-1910). L'attitude de Freud trahit aussi autre chose: «J'ai ... une forte tendance au plagiat» (F/Fer, 8.2.1910). Ferenczi, avec un enthousiasme infantile, est «heureux de votre "plagiat" [*freue mich über Ihr 'Plagiat'*]» (Fer/F, 8.2.1910). Le fantasme d'un échange sans limite...

Ferenczi ne laisse pas échapper l'indice — peut-être souhaite-t-il imiter le Maître: «Je dois donner raison à Jung quand il me pousse à rassembler, comme lui, des jeunes gens autour de moi que je puisse instruire et, peut-être même, aimer un peu» (Fer/F, 5.4.1910). Freud aurait pu dire la même chose...

In *Cinq psychanalyses* (pp. 263-321). Paris: Presses Universitaires de France, 1970; rééd.: Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique. In *Oeuvres complètes, Psychanalyse, vol. X* (pp. 225-304). Paris: Presses Universitaires de France, 1993.

⁴ Souligné dans l'original.

⁵ FREUD, S. (1910d). Perspectives d'avenir de la thérapie analytique. In *La technique psychanalytique* (pp. 23-34). Paris: Presses Universitaires de France, 1970.

⁶ « Les explications sexuelles données aux enfants » (1907c), *La vie sexuelle*, 1969, pp. 7-13.

Tout cela nous amène, en 1914, à une transition, dans la relation, en direction de l'analyse avec Freud, qui commence avant même d'avoir vraiment commencé. «Je vous envoie ci-joint une petite analyse de rêve pour le Zeitschrift. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle provient de mon auto-analyse ... Vous vous y reconnaîtrez aussi — en la personne du médecin qui ne veut pas m'analyser» (Fer/F, 8.9.1914). Après la première "tranche": «J'ai passé le premier après-midi libre ... à faire de l'auto-analyse par écrit. Cela a bien marché; je m'imaginai que je vous parlais» (Fer/F, 27.10.1914). En 1911, Freud a publié son travail sur la paranoïa de Schreber (1911c⁷) et Ferenczi le sien sur *Le rôle de l'homosexualité dans la pathogénie de la paranoïa* (Ferenczi, 1911 [80]).

Puis vient l'épisode avec Elma, l'analysande de Ferenczi, fille de sa maîtresse, Gizella — Freud finalement décide (!) contre Elma, la jeune femme qui aurait pu donner des enfants à Ferenczi et, de façon surprenante, fait pression sur lui pour qu'il choisisse Gizella (et non Elma): est-ce lié à une jalousie? Quoi qu'il en soit, Ferenczi souffrira longtemps de ce conflit et de ses conséquences, se plaignant de dépression et d'hypocondrie malgré les deux "tranches" d'analyse qui suivront en 1916 — et malgré l'idéalisation de Freud qui continue, notamment dans sa comparaison répétée et inébranlable de Goethe et de Freud: «Je lis un recueil de lettres de Goethe et j'ai trouvé une concordance, dans les moindres détails, entre Goethe et vous...» (Fer/F, 4.4.1915), cela malgré les protestations de Freud (F/Fer, 8.4.1915) qui, cependant, ne dureront pas longtemps et deviendront de plus en plus faibles. Il y fera écho des années plus tard, presque dans les mêmes termes (Freud, 1930e, p. 182⁸). Finalement, Freud déclare: «En somme, la grandeur ne me pèse pas» (F/Fer, 23.4.-1915).

Ce miroitement — ou "transfert de miroir", comme Kohut appellera plus tard ce phénomène — a donc abouti, et des liens qui ont permis aux deux auteurs de travailler sur le thème de l'homosexualité ont été renforcés, comme il se doit, selon la théorie, par la composante narcissique idéalisante. Cela ne peut pas se passer, à la longue, sans la réapparition de la mélancolie, des angoisses dépressives et des traits hypocondriaques non plus que la relation homosexuelle idéale devait pouvoir cacher pour un temps. Pour trouver sa place dans cette relation, Ferenczi recourt souvent à des plaintes, avec cependant quelques exceptions, telles que: «L'humeur morbide hypocondriaque-mélancolique a fait le lit d'une certaine gaieté» (Fer/F, 25.1.1922). Les joies et les peines de l'amour?

Le rapprochement, en effet, est important et devient, selon la formule ultérieure de Freud, «une communauté intime de vie, de sentiments et d'intérêts» (F/Fer, 11.1.1933). Qu'il est touchant de lire sous la plume de Ferenczi: «Auparavant, j'étais heureux à propos d'une idée comme d'une faveur de votre part» (Fer/F, 15.5.1922).

Mais tout n'est pas non plus toujours facile. Ferenczi voudrait être entièrement (symbiotiquement) à l'intérieur de l'esprit de Freud. Ce dernier répond cependant: «Maintenant, en ce qui concerne votre effort de rester tout le temps en harmonie avec moi, je l'apprécie fort, comme une expression de votre amitié, mais je trouve que le but n'est ni nécessaire, ni facile à atteindre» (F/Fer, 4.2.1924). Il dit même: «J'aurais souhaité que vous vous arrachiez à ce rôle infantile, que vous vous comportiez de pair à compagnon, ce que vous n'avez pas réussi à faire» (F/Fer, 2.10.-1910). Mais quand Ferenczi prend des chemins qui lui soient propres, Freud devient de plus en plus mécontent et soupçonne la fin de l'amitié ou même une trahison — tout en prétendant le contraire: «Il me semble hors de question que soit vous, soit Rank, dans vos excursions indépendantes, abandonniez jamais le terrain de l'analyse» (F/Fer, 4.2.1924).

Mais la personne de l'analyste de Ferenczi change ou, pour mieux dire, se dédouble. Après (et pour une petite partie parallèlement à) Freud, c'est Groddeck. Dès que Ferenczi est entré dans une relation thérapeutique avec Groddeck, une sorte d'analyse mutuelle, Freud, peut-être mu par un

⁷ FREUD, S. (1911c). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le Président Schreber). In *Cinq psychanalyses* (pp. 263-321). Paris: Presses Universitaires de France, 1970; rééd.: Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique. In *Oeuvres complètes, Psychanalyse, vol. X* (pp. 225-304). Paris: Presses Universitaires de France, 1993.

⁸ FREUD, S. (1930e). Prix Goethe 1930 (Allocution prononcée à la maison de Goethe à Francfort). In *Résultats, idées, problèmes II* (pp. 181-185). Paris: Presses Universitaires de France, 1985; rééd. in *Oeuvres complètes, Psychanalyse, vol. XVIII* (pp. 343-355). Paris: Presses Universitaires de France, 1994.

mouvement de jalousie, déclare - de surprise - que les écrits de Groddeck sont «très allemands et mauvais» (F/Fer, 30.3.1922).

Troisième épisode: une difficile histoire d'amour?

Puis, au milieu de cette relation quasi idéale entre Freud et Ferenczi, apparaissent de plus en plus de nuages. L'association de Ferenczi et de Rank et leur livre sur le développement ("*Entwicklungsziele*") de la psychanalyse (1924), ainsi que celui de Rank à la même époque sur le *Traumatisme de la naissance*, mettent Freud dans une situation affective et politique difficile. Abraham et les Berlinoïses, puis Jones, prennent des positions critiques de plus en plus tranchées et cela conduit à une rupture avec Rank. Un véritable processus de divorce s'ensuit, avec des allées et venues, des prises de distance boudeuses et des réconciliations sentimentales, des défis pleins de révolte et des soumissions repentantes. Tout cela aboutit malgré tout à la séparation d'avec un collaborateur cher, secrétaire personnel, rédacteur de toutes les publications de langue allemande, à la tête de la maison d'édition psychanalytique, un homme dont Freud a financé les études universitaires, un véritable fils pendant un temps, et qui, de plus, s'éloigne comme un enfant prodigue... L'image, évoquée dans *Totem et tabou* (1912/13)⁹, de la révolte de la horde des frères paraît se réaliser une fois de plus dans l'entourage de Freud: celui qui cherchait les liens entre homosexualité et paranoïa vivra sous peu l'émergence d'une atmosphère de la paranoïa, apparemment liée à des questions doctrinales... Soit parce que, avec son génie, Freud a saisi d'emblée des mécanismes fondamentaux et inexorables opérant dans des petits groupes, soit parce que les images aussi prégnantes agissent comme des prophéties autosatisfaisantes?...

Mais on n'en est pas encore si loin. D'abord vient le voyage de Ferenczi en Amérique (1926-27), et l'aveu de Freud qu'il a besoin et qu'il souhaite avoir Ferenczi près de lui, à ses côtés — un traumatisme de séparation. Lors du départ de Rank, Freud écrivait sur un ton mélancolique: «Oui, Rank est parti de Vienne ... La chose principale est qu'il a maintenant mis à exécution d'une manière pour ainsi dire sobre, froide, ce qu'il désirait déjà avant de réussir: ... se détachant de moi et de nous tous» (F/Fer, 23.4.1926). Craint-il pareillement le départ de Ferenczi?

L'histoire de cette évolution a déjà été écrite maintes fois. Aussi n'entrerons-nous pas ici dans les détails de ces problèmes théoriques et techniques qui étaient en jeu. Constatons simplement que Freud supporte mal la rupture du lien continu et la rupture de la proximité géographique qu'a entraîné le voyage de dix mois de Ferenczi en 1926 (de septembre 1926 au printemps 1927). Cette séparation lui est infligée précisément peu après qu'il a en théorie diminué l'importance fondamentale de ce facteur — séparation — dans la controverse avec Rank, pour la réhabiliter tout de suite après sous la forme de "l'angoisse de séparation" dans l'appendice de son travail *Inhibition, symptôme et angoisse* publié cette même année 1926. Freud est très réservé au sujet des projets de voyage de Ferenczi aux Etats-Unis: «Je peux seulement espérer que ce voyage ne signifiera pas la déception que certains prédisent» (F/Fer, 6.6.1926). Ferenczi tente de rassurer en le considérant comme «un temps de sevrage pour moi et pour ma femme» (Fer/F, 30.5.1926) et rappelle à Freud l'éventualité qu'après l'Amérique, il déménage de Budapest à Vienne. Mais "*Entwöhnungszeit*", temps de sevrage, cela ne reflète-t-il que ce que Ferenczi pense consciemment ou bien est-ce aussi une "*Entwöhnung*", un sevrage de l'Europe et de Freud en vue d'une plus grande liberté? En écrivant un texte, l'inconscient est toujours aussi son co-auteur.

Il y aura encore des moments de rapprochement, ainsi l'offre de Ferenczi d'analyser Freud lorsque ce dernier tombe malade d'un cancer: «Mes sincères remerciements pour votre touchante suggestion. Mais, vous savez...», répond-t-il (F/Fer, 27.2.1926). Ferenczi ne comprend que trop bien la raison de ce refus: «Je trouve réellement tragique que vous qui avez doté le monde de la psychanalyse trouviez si difficile d'être — évidemment, n'êtes pas du tout — dans une position de vous confier à quelqu'un» (Fer/F, 26.2.1926). Cela rime avec sa pathétique question ultérieure: «Mon espoir s'étend au point qu'une manière aussi analytiquement libre de discuter la chose à fond peut être possible, même entre vieux amis... Considérez vous une telle ouverture mutuelle comme impossible?» (Fer/F, 14.2.1930).

⁹ FREUD, S. (1912-13a). *Totem et tabou*. Paris: Payot, 1973.

Avant son voyage aux Etats-Unis, Ferenczi fait ses adieux à Freud au Semmering, dans le sanatorium où ce dernier se fera soigner pendant trois ans et demi et, comme Jones le remarque mélancoliquement, «ce fut la dernière fois que Freud se sentit vraiment bien en sa compagnie» (Jones, 1957, p. 144)¹⁰. En Amérique, Ferenczi défendra l'analyse laïque avec verve, "*Ihnen zuliebe*" (par amour pour vous) (Fer/F, 13.7.1927): «Dans cette question, je m'identifie trop (comme dit Jones) avec Monsieur le Professeur» (Fer/F, 30.6.1927). Il est lui-même mélancolique et pense au voyage qu'il a fait avec Freud, «les jours ensoleillés à bord» (Fer/F, 27.9.1926). Les deux ex-amis et élèves de Freud se trouvent au même moment en Amérique, Rank à la Old School, Ferenczi à la New School for Social Research, mais ils ne se rencontreront pas.

C'est à cette époque, d'ailleurs, que prend naissance l'idée de Freud, probablement pour se donner une explication, de considérer que Rank est malade, qu'il a «une névrose qui est devenue manifeste» (F/Fer, 4.9.1924). Plus tard les disciples de Freud comprendront et appliqueront la notion de maladie à Ferenczi aussi. Dans ce groupe qu'est le Comité secret, si quelqu'un n'est pas d'accord avec les insights de Freud, on déclare qu'il fait des résistances névrotiques, et donc qu'il est malade. Cela sert aussi à combattre celui qui a des idées différentes, puisque les idées d'un malade n'ont aucune valeur.

Remarquons que le troisième volume de la correspondance Freud/Ferenczi (1920-1933) est beaucoup moins épais que les deux premiers. Il y a moins d'échanges de lettres pendant ces *quatorze* ans — en tout 413 — que pendant les *sept* ans seulement entre 1908 et fin 1914, où il y en a eu 526 au total.

Nous sommes témoins ici d'un de ces petits pas qui creuseront un fossé de plus en plus grand (Freud pèse bien ses mots: «Vous vous éloignez de moi de plus en plus. Je ne dis pas: désaffectionnez» — F. à Fer., 18.9.1931) entre les positions techniques et théoriques de Ferenczi et celles de Freud: les expérimentations techniques du premier, sa thérapie active et sa relaxation, son intérêt pour le traumatisme, son intensification de la cure comme celle de R.N., surtout la redécouverte du rôle du *traumatisme* avec des mécanismes tels que le déni, le clivage, l'identification à l'agresseur et surtout le rôle déterminant du contre-transfert — tout cela va conduire à l'établissement d'un modèle théorique qui va devenir celui des relations d'objet et de l'intersubjectivité.

Freud ne le suit pas. Certains éléments de cette évolution sont certes également liés à l'expérience analytique personnelle de Ferenczi avec Freud, cela va de soi. Quand il parle de "froide réserve" (1933 [294], p. 128¹¹) de l'analyste, ne parle-t-il pas de ses sentiments vis-à-vis de son analyste Freud ? Et encore, quand il dit que l'analysand voudrait «se libérer de cet amour opprimant» (*ibid.*, p. 132), ne parle-t-il pas de son désir de s'affranchir de l'amour de son Maître ? Ce dernier l'entend bien ainsi: «Depuis trois ans, vous vous êtes systématiquement détourné de moi, et avez probablement développé une hostilité personnelle» (F/Fer, 2.10.1932). Finalement, selon Freud, ce n'est la faute de personne, surtout pas la sienne, «quelque malheur psychologique ou autre a provoqué cela en vous» (F/Fer, 11.1.1933). L'analyste Freud abandonne-t-il la compréhension analytique?

Mais il reste quelque chose de l'amour. Une des dernières lettres de Ferenczi le montre soucieux que Freud se mette à l'abri du national-socialisme montant¹² (ce qui prouve d'ailleurs aussi qu'il avait une estimation sobre de la situation politique et qu'il n'était pas fou comme Jones le prétend). Freud de lui répondre: «Les divergences ... entre nous peuvent attendre..., il est plus important pour moi que vous recouvriez votre santé» (F/Fer, 2.4.1933). Ferenczi revient, dans ses notes personnelles appelées *Journal clinique*¹³, non sans une amère autocritique, à l'amour qu'il ressentait pour Freud.

Les échanges diminuent au cours des années suivantes, selon les prédictions de la théorie homosexualité-paranoïa, ce qui fait peut-être revivre à Freud son expérience avec Fliess. Ferenczi,

¹⁰ JONES, E. (1957). *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, vol. 3. Paris: Presses Universitaires de France, 1969.

¹¹ FERENCZI, S. (1933 [294]). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. *Psychanalyse* 4 (pp. 125-135). Paris: Payot, 1982.

¹² ... « Je vous conseille de prendre avantage de ce qu'il reste le temps, puisque la situation n'est pas menaçante de façon imminente, de partir pour un pays plus stable, l'Angleterre, par exemple, prenez quelques patients avec vous et votre fille Anna » (Fer/F, 29.3.1933).

¹³ FERENCZI, S. (1985 [1932]). *Journal clinique*. Paris: Payot.

pour sa part, se rend de plus en plus compte lui aussi de la paranoïa qui l'entoure. En 1910 déjà, il disait bien connaître «la pathologie de telles associations», comme l'Association Psychanalytique Internationale qu'il avait lui-même aidé à fonder, et savoir «combien souvent dans les groupements politiques, sociaux et scientifiques règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel, au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun.» (Ferenczi, 1911 [79], fr.p. 166¹⁴).

Le ton de la correspondance se dégrade et devient parfois carrément dur. Le fameux épisode de "la technique du baiser" (Ferenczi, 1985, p. 45) n'aide évidemment pas beaucoup (F/Fer, 13.12.1931, et Fer. à F., 27.12.1931). Dans son journal personnel, Ferenczi révèle que Clara Thompson se vantait: «Je peux embrasser Papa Ferenczi aussi souvent que je veux» et que son affirmation fut rapportée à Freud (Ferenczi, 1985, p. 45). Selon ses propres termes, il traita «cet incident de mauvais goût» avec une «totale absence d'affect». Beaucoup plus tard, il deviendra conscient de l'implication transférentielle du comportement du patient: «Quand elle était enfant, son père ... avait commis sur elle un abus sexuel poussé très loin ... La fille dut se venger de son père» (*ibid.*, pp. 46-47) et, en le dénonçant ainsi, plus tard aussi de son *analyste!*

Mais Ferenczi se défend toujours davantage et prend des positions de plus en plus indépendantes. Il exprime son mécontentement à Freud, par exemple lorsqu'il lui écrit: «Je suis heureux d'apprendre que vous trouvez mes nouvelles idées "très ingénieuses; j'aurais été beaucoup plus heureux si vous aviez déclaré qu'elles étaient correctes, probables, ou même plausibles» (Fer/F, 21.9.1930).

Quand Freud se dit «saturé» (F/Fer, 11.1.1930) de l'analyse en tant que thérapie et des patients en général (qu'il traite de "racaille", cf. Ferenczi, 1985, 12.6.32, p. 177¹⁵), cela veut-il dire aussi que c'est la fin de l'amour qu'il éprouvait pour ses amis, pour l'analyse ?... En tout cas, les relations amicales avec les hommes prennent fin. Le Comité secret se défait peu à peu (certains membres quittent ou décèdent) et les femmes prennent sa place — Anna Freud, Minna Bernays, Lou Andreas Salome, Marie Bonaparte, Dorothy-Tiffany Burlingham, Ruth Mack-Brunswick (à qui Freud confie aussi le fameux Homme aux loups bien après après l'analyse bien connue, voire célèbre, de cette dernière avec lui).

Ferenczi continue son chemin dans ses expériences avec des patients graves. Il devient réellement un refuge pour des cas particulièrement lourds.

La fin ?

Nous avons des raisons de supposer que ce n'est pas la "vraie" fin: il semble que Freud ait dû laisser passer un temps de deuil, de 1933 à la fin de 1937. Puis, en 1937, le thème du trauma resurgit dans *Analyse terminée et analyse interminable* (1937c)¹⁶, comme si Freud avait repensé les idées de Ferenczi. En 1938, dans l'*Abrégé de psychanalyse* (qui fut publié de façon posthume)¹⁷, Freud déclare que l'effet de la menace de castration est le plus grand *traumatisme*. Il combine ici, à l'évidence, sa théorie — à laquelle il est très attaché — du complexe d'Oedipe et de la menace de castration avec la théorie du trauma, dont il craignait que, dans le contexte de la discussion de la théorie de Rank du trauma de la naissance, elle mette en danger la position centrale de la menace de castration. Alors il propose une sorte de synthèse. En 1939, il reprend toute la question dans *Moïse et le monothéisme* (1939a)¹⁸ et développe pour la première fois le concept de traumatisme en relation avec le narcissisme et les premières blessures du Moi. Les blessures traumatiques précoces sont vues comme des blessures narcissiques qui laissent le moi «trop fragile». Se rappelant que

¹⁴ FERENCZI, S. (1911 [1910] [79]). De l'histoire du mouvement psychanalytique. *Psychanalyse 1* (pp. 162-171). Paris: Payot, 1968/1982.

¹⁵ FERENCZI, S. (1985 [1932]). *Journal clinique*. Paris: Payot.

¹⁶ FREUD, S. (1937c). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In *Résultats, idées, problèmes, vol. II* (pp. 231-268). Paris: Presses Universitaires de France, 1985.

¹⁷ FREUD, S. (1940a [1938]). *Abrégé de psychanalyse*. Paris: Presses Universitaires de France, 1967.

¹⁸ FREUD, S. (1939a). *Moïse et le monothéisme*. Paris: Gallimard, 1967; rééd.: *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris: Gallimard, 1986.

Ferenczi avait été en fait le premier à mettre en évidence le concept de l'impact du traumatisme précoce avec les déchirures subséquentes et les troubles concomitants du narcissisme, Freud reprend les idées de Ferenczi exprimées dans cet exposé. L'établissement d'une enclave dans le psychisme (un état à l'intérieur d'un état) montre comment le trauma complète son oeuvre de destruction. Il ouvre ainsi, dans le sillage de Ferenczi, les problèmes des blessures narcissiques précoces, du clivage, des déficiences dans la symbolisation, tels que l'évolution ultérieure de la théorie psychanalytique les a connus dans les années 40, 50 et 60, sous la dénomination générale de « troubles précoces archaïques de ce qu'on a appelé les "états limites" et de pathologie de patients lourdement traumatisés »... Ferenczi était à l'origine d'une évolution encore en marche... En parlant de traumatisme, il paraît bien savoir de quoi il parle...

Références

HAYNAL, André (2001) : *Un psychanalyste pas comme un autre. La renaissance de Sándor Ferenczi*. Paris, Delachaux et Niestlé.

FREUD, Sigmund, FERENCZI, Sándor (1992-2000) : *Correspondance, [1908-1933], vol. 1-3*. Trad. groupe du Coq-Héron. Paris, Calmann-Lévy.

FERENCZI, Sándor (1985) : *Journal clinique 1932*. Trad. groupe du Coq-Héron. Paris, Payot.

Dr André Haynal
5, Bd des Philosophes
1205 Genève

e-mail: andre.haynal@sunrise.ch